



N° 02/08 – Octobre 2002

La compassion, face à la mort...

François Cominardi

*Le P. Christian Chessel, assassiné à Tizi-Ouzou le 27 décembre 1994, voyait dans la **compassion** « le premier mot d'un langage islamo-chrétien pour un temps de crise ». Avant de relire son texte, nous voudrions clarifier notre vocabulaire : dégager la **compassion** des caricatures qui la rendent suspecte, la définir par rapport à la pitié, la commisération, la sympathie...ou par opposition à l'indifférence, la dureté, l'insensibilité..., la sentir active, dans le cœur des croyants, face à la souffrance des hommes de notre temps ou au mystère de la mort.*

Le Père François COMINARDI, P.B., présent dans le sud-ouest algérien depuis 35 ans, nous partage ici une expérience bouleversante qui l'a marqué en 1999 et qui, depuis, ne cesse de travailler la communauté musulmane qui l'entoure, spécialement dans le domaine de la santé ou auprès des jeunes du milieu scolaire. Nous le remercions vivement de nous donner cette occasion, un an après les événements de septembre 2001, de réveiller notre solidarité face aux victimes de la faim, du sida, de la violence et de l'injustice.

En guise d'introduction...

La compassion n'a pas toujours bonne presse aujourd'hui. Comme la "pitié", c'est devenu un terme plutôt péjoratif. Sans doute ce sont ses caricatures que les gens récusent à juste titre. Pour y voir clair, nous préciserons ce qu'elle n'est pas, les attitudes qui s'en approchent et ce qui la définit comme une relation vraie, un "avec" avant d'être un "faire".

I. Les caricatures de la compassion.

Elles peuvent prendre des formes multiples¹ :

- Il y a la "soi-disant" compassion qui commence par juger et chercher un coupable: "Qui a péché ?" On applique cela au SIDA, par exemple. C'est un discours moralisant ou pieux qui, comme les amis de Job, prétend consoler les gens qui souffrent, sans réfléchir à la possibilité qu'ils ont de le recevoir.

¹ Cf étude du P. J. F. COMINARDI

* Il y a la "soi-disant" compassion qui verse une larme et oublie aussitôt. On se situe au niveau de la sensibilité à fleur de peau. Que de réactions en face des drames de l'actualité sont de ce type !

* Il y a la "soi-disant" compassion qui n'est qu'une recherche de soi, une manière d'échapper à la mauvaise conscience. En quête d'affection ou de domination, on veut donner une belle image de soi, se prouver qu'on réussit à être utile.

Il ne faut pas se faire d'illusion. Il subsiste toujours en nous quelques aspects de ces caricatures de la compassion. L'important est d'être lucide pour que cela devienne de plus en plus marginal dans notre démarche.

2. Nuances

Dans son étude sur la Compassion, le philosophe Comte-Sponville ², après l'avoir opposé à la dureté, la cruauté, la froideur, l'indifférence, la sécheresse de cœur, l'insensibilité...la compare à la sympathie, à la pitié, la charité, la condescendance...Il donne à chacune ses distinctions :

- la sympathie, qui dit en grec ce que compassion dit en latin, est à la fois une qualité et un sentiment. C'est la participation affective aux sentiments d'autrui, ainsi que le plaisir qui en résulte. La compassion, elle, est la sympathie dans la douleur ou la tristesse, la participation à la souffrance d'autrui. Dans son principe, elle est universelle, refusant de considérer cette souffrance comme un fait indifférent, et un vivant comme une chose. Elle est le contraire de la cruauté et de l'égoïsme.
- La pitié était, pour Rousseau, la première de toutes les vertus : une répugnance innée à voir souffrir son semblable. Mais c'est une tristesse que l'on ressent face à la tristesse de l'autre. Elle ne fait qu'augmenter la quantité de souffrance dans le monde. La compassion est moins souffrance subie que disponibilité attentive, moins passion que patience et écoute. Si la pitié s'éprouve de haut en bas, avec une sorte de mépris, la compassion n'a de sens qu'entre égaux : elle réalise l'égalité entre celui qui souffre et celui qui respecte et partage sa souffrance.
- La charité est spontanée, alors que la pitié est à la remorque du malheur. La compassion, parce qu'elle est réactive et projective, est l'amour le plus facile.. Mieux vaudrait aimer de bienveillance, si nous en étions capables ; mais la compassion est plus accessible qui ressemble à la charité (par la douceur) et peut nous y mener. Elle est une forme d'humanisme : elle nous ouvre à toute l'humanité. En manquer totalement, c'est être inhumain (et seul un homme peut l'être).
- Il ne faut pas confondre la compassion avec la condescendance. On peut avoir envers les pauvres ou les exclus une attitude de proximité fraternelle, de respect, de disponibilité secourable, bref de compassion, mais à condition de se battre pour des solutions sociales ou politiques...

Comme sentiment, la compassion ne se commande pas : elle se ressent ou non. Ce n'est pas un devoir de l'éprouver, mais c'en est un, dit Kant, de développer en soi la capacité de la ressentir. C'est en quoi elle est aussi une vertu, un effort : le passage de ce que l'on ressent à ce que l'on doit.

3. Qu'est-ce que la "vraie" compassion ?

Pour essayer de définir ce qu'est une compassion "authentique"., nous pouvons suivre un "expert" en la matière, Jean Vanier ³.

Tout d'abord, référons nous à l'étymologie. Le terme "compatir" vient de deux mots latins : CUM (avec) et PATI (souffrir). L'équivalent est, en grec, sùn-patheîn (sympathie) ; en arabe, Sha-FaQa (miséricorde, pitié, sollicitude).

AVEC, c'est le premier mot qu'il faut d'abord souligner fortement.

Il n'y aura de compassion que s'il y a relation authentique, qu'on puisse dire, en vérité : "Je l'ai rencontré". C'est premier : "être-avec, rencontrer" passe bien avant "faire pour". C'est donc à la naissance, à la qualité de cette relation qu'il nous faut prêter attention : "Il faut s'approcher de la personne blessée tout doucement, respectant le temps et la distance. Peu à peu, les liens commencent à se créer.

² cf André COMTE-SPONVILLE, *Petit traité des grandes vertus*, PUF, Paris 1995, p. 137-157

³ cf Jean VANIER, *Au cœur de la compassion*, in *Christus*, oct. 1991, p. 410-418

Les maîtres-mots de cette relation sont AMITIÉ, AMOUR, RESPECT, mais à condition de leur donner toute leur densité humaine et théologique : "La personne faible, blessée, nous dit J. Vanier, nous met devant les exigences de l'amour. Avec elle, on ne peut pas tricher ou jouer. On ne peut pas en rester au niveau des bonnes paroles. Son angoisse la pousse à exiger de nous l'authentique. Si on ne répond pas à son attente, ce sera encore une fois la confirmation qu'elle ne vaut rien, qu'elle est coupable d'exister, que le monde est un enfer, que la société est hypocrite, que l'amour n'existe pas, qu'il n'y a aucune espérance. Elle se fermera alors plus profondément encore dans son angoisse, sa colère, son désespoir. "

"Aimer, précise-t-il,

- c'est s'intéresser vraiment à quelqu'un, lui être attentif;
- c'est le respecter tel qu'il est, avec ses blessures, ses ténèbres, sa pauvreté, mais aussi avec ses potentialités, ses dons peut-être cachés ;
- c'est croire en lui, en ses capacités de grandir, c'est vouloir qu'il progresse;
- c'est avoir pour lui une espérance folle : « Tu n'es pas foutu; tu es capable de grandir et de faire de belles choses; j'ai confiance en toi. »,
- c'est se réjouir de sa présence et de la beauté de son cœur, même si elle reste encore cachée;
- c'est accepter de créer avec lui des liens profonds et durables, malgré ses faiblesses et sa vulnérabilité, ses capacités de révolte et de dépression. "

Cette relation, pour être vraie, suppose une réciprocité. Un des pièges de la compassion serait de vouloir donner seulement, de croire que l'autre n'a rien à me donner. Cela créerait une situation de supériorité, donc de condescendance et, du côté de l'autre, de dépendance. Dans cette rencontre, je dois avoir conscience que je reçois autant et plus que je ne donne. La personne en difficulté se sent comprise et traitée avec respect. L'autre aussi trouve la joie car elle a pu transmettre la vie. Toutes deux ont vécu une vraie rencontre et découvert, au fond d'elles-mêmes, leur part d'humanité ⁴.

PATIR, c'est la deuxième composante du mot.

Il s'agit d'être avec l'autre dans sa "passion", dans sa souffrance. "Aimer, dit Jean Vanier, c'est être assez dépouillé de moi-même pour que mon cœur puisse battre au rythme du cœur de l'autre, que sa souffrance devienne ma souffrance. C'est cela compatir. Notre participation à la souffrance de l'autre sera toujours partielle et relative. Ce n'est pas nous qui sommes dans le lit du malade. Nous ne pouvons pas totalement "souffrir avec l'autre", mais nous pouvons au moins "être-avec celui qui souffre". Tout en gardant un certain recul, pour pouvoir, si possible, lui apporter une aide.

Une fois bien établi que l'essentiel, le premier, c'est la rencontre, la relation, l'être-avec, nous devons en effet aller plus loin : "Quand on est avec des personnes blessées, il faut savoir quoi faire pour les aider... Il faut une compétence qui ne soit pas nécessairement professionnelle, mais plutôt un savoir-faire, proche du savoir-faire de la mère avec ses enfants, pour que l'autre soit mieux. "

Participer activement, le plus efficacement possible, à son combat contre la souffrance, mais attention : " Compatir, ce n'est pas "faire-pour", ce n'est pas gâter l'autre ou le mettre dans du coton; c'est l'aider à être pleinement ce qu'il doit être et le soutenir dans son effort."

La vraie compassion a besoin d'une dimension communautaire.

Là encore, J. Vanier nous apprend beaucoup : "Pour grandir vers cette maturation du cœur qu'est la vraie compassion, nous avons besoin de la communauté... Il y a parfois une attirance vers le faible, parce qu'on peut le dominer; on a besoin de son affection. On risque alors de s'enfermer dans une relation duelle qui devienne une impasse... Aucun être humain n'est le sauveur d'un autre. La véritable compassion, c'est d'introduire le pauvre, la personne blessée dans tout un cercle d'amour déjà existant... C'est peut-être dans le domaine de la bienfaisance qu'on peut vivre le plus dans l'illusion de la vertu et le pharisaïsme. C'est le grand danger des 'professionnels' de la bienfaisance. La communauté ou les membres d'une équipe nous aident à nous purifier de ces racines qui vont loin dans notre inconscient. Pour pouvoir vivre la compassion, il faut à la fois la grâce de Jésus et une communauté avec laquelle je puisse partager, m'approfondir et me purifier. "

⁴ cf Jean VANIER, *La compassion, source de vie*, in *Ombres et lumière*, 1^o trimestre 2002, p. 28-29

La Compassion,

premier mot d'un langage islamo-chrétien pour temps de crise⁵

Lors de sa participation au Forum des communautés chrétiennes à Angers, à la Pentecôte, le P.Claverie déclarait : *"Je ne crois pas que nous soyons mûrs pour un dialogue inter-religieux, nous n'en avons pas les mots. Notre vocabulaire est commun, mais le sens est différent. Il nous faut tout reprendre à la base, vivre ensemble. Pas seulement dans les mots et les livres, mais dans des mots vécus ensemble, des mots justes, une expérience partagée et pas seulement des concepts... Apprendre le poids des mots et balbutier ceux de la foi... »*

Or une expérience commune de la souffrance nous interpelle, chrétiens et musulmans d'Algérie, et nous invite à y faire face, à y répondre en trouvant "les mots pour le dire". Dans ce contexte, la compassion ne serait-elle pas le premier mot d'une prise de parole et le premier geste d'un engagement avec l'autre et pour l'autre, quelle que soit sa foi ?

I/ La compassion au nom de Dieu le Compatissant

Si la compassion peut faire partie d'un vocabulaire commun aux chrétiens et aux musulmans, c'est avant tout parce que dans la Bible aussi, bien que dans le Coran, Dieu est un Dieu compatissant.

Dans le Coran, c'est d'abord la racine "ghafara" qui fait référence à l'idée d'un Dieu compatissant, miséricordieux, enclin à pardonner. Ce mot se trouve très souvent associé au mot "rahîm". Pour les musulmans, « *le grand leit-motiv coranique "Au nom de Dieu, le Bienfaiteur miséricordieux" ouvre l'annonce de la parole communiquée, et sera répétée en tête de chaque sourate. Qu'il y ait là une référence au "Rahmân" de l'Arabie du Sud antéislamique, et que "Rahmân" doive s'entendre comme un nom propre divin, c'est possible. Il reste que la racine "RaHaMa" connotera, au cours des siècles musulmans, la notion même de bienfait, de clémence, de miséricorde, et que l'expression "Rahmat Allah" (miséricorde de Dieu) deviendra, chez les auteurs spirituels, comme une évocation des profondeurs mystérieuses de la divinité dans ses rapports avec les hommes⁶.* »

Remarquons cependant que les mots "Rahmân et Rahîm" n'ont pas toujours eu comme sens prépondérant celui de "miséricordieux" ou de "clément", notamment aux yeux de nombre de théologiens musulmans. Il reste que c'est certainement ce sens-là qui demeure, aux yeux de la majorité des musulmans aujourd'hui, et qu'il est important de le mettre en valeur.

Dans le vocabulaire biblique, le mot compassion renvoie à la triple idée de consolation, de miséricorde, de tendresse. Les prophètes Osée (*Ruhama*, Os 2,3, Os 11,8), mais aussi Isaïe (le livre de la Consolation, Is 40,1ss), Jérémie (Jr 31,20) ont de très beaux passages sur la compassion de Dieu non seulement envers son peuple mais envers tous les hommes. Mais ce thème revient également dans la littérature sapientielle, où la compassion divine semble s'élargir à toute la création : « *Oui, le monde entier est devant toi comme le poids infime qui déséquilibre une balance, comme la goutte de rosée matinale qui descend vers le sol. Mais tu as pitié de tous parce que tu peux tout, et tu détournes les yeux des péchés des hommes pour les amener au repentir. Tu aimes tous les êtres et ne détestes aucune de tes oeuvres : aurais-tu haï l'une d'elles, tu ne l'aurais pas créée. Et comment un être quelconque aurait-il subsisté, si toi, tu ne l'avais voulu, ou aurait-il été conservé sans avoir été appelé par toi ? Tu les épargnes tous, car ils sont à toi. Maître qui aimes la vie, et ton Esprit incorruptible est dans tous les êtres.* » (Sg 11,22-26).

C'est peut-être d'ailleurs autour de ces thèmes de sagesse que les messages bibliques et coraniques se trouvent le plus en harmonie. Dans la Bible comme dans le Coran, l'idée d'un Dieu compatissant renvoie sans cesse à l'idée d'un Dieu bienfaisant parce que créateur de l'homme et d'un monde qui lui est approprié. L'hymne au créateur de Coran 16, 3-18, qui se termine justement par l'affirmation de la miséricorde divine, est, de ce point de vue particulièrement significative : « *Si vous vouliez compter les bienfaits de Dieu, vous n'y parviendriez pas. Dieu pardonne, il est miséricordieux.*

⁵ Texte du P. Christian CHESSEL, p.b., 1994

⁶ cf Louis GARDET, E.I., T.2, p.418

Le P. Jomier fait justement remarquer à cette occasion que les qualités divines ici soulignées sont la bonté et la miséricorde ainsi que le pardon ⁷. Dès lors, on peut considérer la compassion divine comme une création - ou une recreation - continue de la part de Dieu, dont le pardon est source de vie ; la compassion, comme tendresse et miséricorde, a le pouvoir miraculeux de la vie. C'est pourquoi la compassion divine invite l'homme à se montrer compatissant à son tour envers son prochain. Très présent dans la Bible - l'un des sommets pourrait être la parabole du Bon Samaritain (Lc 10,29ss)- cette dimension est plus rare dans le Coran; elle n'en est pourtant pas absente : « *Une parole convenable et un pardon sont meilleurs qu'une aumône suivie d'un tort* » (2, 263)...*Pardonne-leur! Demande pardon pour eux* » (3, 159).

2/ La compassion au nom de l'homme souffrant.

Ces quelques sondages dans les traditions biblique et coranique nous invitent à creuser davantage le sens du mot "compassion", et à voir ce qu'il peut signifier pour nous, dans la situation qui est la nôtre. Or, celle-ci peut-être considérée comme l'expression dramatique du rapport inévitable mais souvent fécond qui existe entre souffrance et altérité. Même s'il ne s'agit que d'une des facettes de la crise que traverse le pays, on peut dire que l'Algérie vit aujourd'hui une violente expérience d'altérité, qui altère ses relations et son identité: au lieu d'être vécue comme signe d'une différence et comme appel au dépassement de soi, la crise d'identité se révèle d'abord crise d'altérité. L'autre (comme personne, comme avenir, comme projet de société...) est perçu davantage comme menace que comme promesse ou comme appel. L'altérité de l'autre (sa. "différence" religieuse, sociale, linguistique) risque d'être ressentie d'autant plus fortement comme aliénation dans une société traditionnelle.

Par le rapport qu'elle entretient avec la souffrance d'autrui, la compassion est d'abord une expérience réussie d'altérité : en me laissant toucher, altérer par l'autre (compassion passive), je deviens capable de le rejoindre dans sa souffrance et de m'engager pour lui (compassion active) : la souffrance compatie devient le lieu d'une relation et non plus d'un isolement. L'autre souffrant ne m'apparaît donc pas comme une menace, mais éveille en moi une intelligence du cœur en me décentrant de mon "moi", parce que je peux facilement me "mettre à la place de l'autre" dans son expérience de souffrance. La compassion devient ainsi le premier mot - souvent muet - qui puisse être dit devant l'homme souffrant et en son nom.

3/ La compassion, langage du cœur des croyants.

Par là, "compassion" peut être aussi l'un des premiers mots d'un langage islamo-chrétien, car elle se révèle comme l'expression d'une expérience commune de Dieu et de l'homme qui est au-delà des mots et des schémas de pensée. Elle est donc fondamentalement une expérience de grâce, le fruit d'un travail de l'Esprit Saint à l'œuvre dans le cœur de tout homme et donc de l'homme croyant. Elle seule peut ramener à leur lieu véritable, le cœur, nos schémas et jugements trop rationnels sur Dieu et l'autre d'une part, nos sentiments trop passionnels sur Dieu et l'autre d'autre part : entre réactions cérébrales et réactions viscérales, la compassion permet de découvrir ce que peuvent être des relations cordiales entre créatures de Dieu. Ainsi que le rappelle la tradition musulmane : « Quiconque compatit à la souffrance d'autrui mérite d'être appelé "*rahîm*". » . C'est d'abord par la compassion que chrétiens et musulmans se découvrent de véritables croyants lorsqu'ils se trouvent affrontés à la violence.

Mais c'est peut-être justement l'expérience d'une souffrance commune et d'une compassion partagée qui nous permettra de découvrir un peu mieux "le Dieu plus grand", et de mieux comprendre la vision théologique de l'autre. Dans le Coran, le nom "*Al-Rahman*" a un statut bien particulier, comme c'était déjà le cas dans l'Arabie préislamique : "C'était là le nom, nous le savons maintenant par les inscriptions que les Sud-arabiques donnaient au Dieu des Juifs et au Dieu Père de la Trinité chrétienne, d'après l'usage araméen et hébreu, sous la forme "*Rahmanan*", c'est-à-dire, avec l'article sud-arabique agglutiné à la fin du mot " le Clément". Premier et peut-être aussi dernier mot de la rencontre islamo-chrétienne pour temps de crise, la compassion tourne nos regards vers ce que l'on peut

⁷ cf Jacques JOMIER, *Les grands thèmes du Coran*, Paris, le Centurion 1978, p.38

considérer comme les premiers et les plus beaux noms de Dieu : celui de “Clément” pour les musulmans, celui de “Père” pour les chrétiens.

A un moment où les mots eux-mêmes souffrent violence, retrouver un sens commun de la compassion s'appuyant sur une expérience commune de la souffrance peut ouvrir de nouveaux chemins au dialogue : dans ce domaine, le dialogue islamo-chrétien ne devrait-il pas alors servir de modèle ? Le philosophe juif Emmanuel Lévinas nous trace ici la voie lorsqu'il écrit : « Aux heures décisives où la caducité de tant de valeurs se révèle, toute la dignité humaine consiste à croire à leur retour. »

Rien qu'une petite fille ⁸...

Soumia LARBI, 17 ans et demi, lutte depuis trois ans contre un cancer des os. Malgré trois opérations, le mal se généralise. Elle se sait condamnée à brève échéance et, bien que croyante, elle redoute la montée de la souffrance : « Plutôt mourir que souffrir autant ! » Hospitalisée, toute une équipe médicale l'entoure de soins affectueux. Chaque jour, je soutiens son courage et sa foi, veillant à ce qu'elle ne manque pas de calmants pour atténuer ses douleurs. Ses camarades de classe sont en Terminale. Elles hésitent à venir la voir : « On ne sait pas quoi lui dire. » C'est la première fois qu'elles sont affrontées à ce mystère de la mort qui touche un être proche, de leur âge ; elles sont désarçonnées et promettent de lui rendre visite. Je les retrouverai à son chevet, embarrassées, mais là.

Parfois, cela va mieux : elle veut écouter de la musique, lire, faire des mots croisés, regarder la télé... Parfois je la trouve prostrée, engourdie par les drogues... Souvent elle gémit, et même crie sous la douleur. Estomac, foie, poumons, le mal est partout.

Un matin, je la trouve au plus mal. Elle se sent mourir. Je la reverrai toujours prononcer de toutes ses lèvres sa profession de foi, sans qu'aucun son ne sorte de sa bouche, l'index levé, ses grands yeux tournés vers le ciel, avec une concentration et une solennité extraordinaires. Je lui tiens la main, accompagnant sa prière : « Soumia, Dieu t'aime, il est le Miséricordieux, plein de tendresse, il t'attend, il est prêt à t'accueillir ! » Elle approuve d'une pression des doigts. Autour de son poignet, le chapelet musulman que je lui ai offert pour qu'elle reste en contact avec Dieu...

Le 25 mars 1999, elle est partie vers son Créateur. Amen, accomplissement, délivrance !... et pour nous qui l'avons accompagnée jusqu'au bout dans la tendresse, un grand vide. Le docteur m'entrouvre son linceul pour un dernier adieu... Foule énorme au cimetière. Resté le dernier avec un groupe de fillettes sur sa sépulture, je m'associe à leur prière : Que Dieu lui fasse miséricorde !

Huit jours plus tard, sa maman me confie le premier cahier sur lequel elle avait transcrit trois poèmes écrits, en arabe, depuis qu'elle se savait condamnée. Entre deux, une lettre pliée, avec des traces de larmes qui l'ont tachée par endroits. Ce sont ces poèmes qui tracent en filigrane tout le parcours spirituel, exceptionnel, de cette jeune fille. Comme beaucoup d'adolescentes, elle se confie à son cahier comme à une amie intime, à qui on livre ses sentiments et ses pensées les plus secrètes.

Le premier est une méditation sur le temps et sur la souffrance qui ronge son corps. Tout est noir, sans espoir :

Le Temps

*Passe le temps, s'écoulent les jours, mais trompeur est le temps.
Tu ne sais ni ce qu'il cache, ni ce qu'il se propose,
mais l'amertume du temps fond sur moi à l'improviste...
Il a porté à son comble ma douleur et ma souffrance.
Le temps a changé ma ressemblance, et a dispersé mon savoir.
Il m'a fait perdre ma beauté et ma jeunesse.
Oh ! Temps, tu m'as trahi. Ce qui était doux pour moi, tu l'as rendu amer.
Mon adolescence a été livrée à la médecine...*

⁸ cf François COMINARDI, in *Chemins de Saint François*, sept.-oct. 1999, p.25-27

*O temps, l'étonnant, l'extraordinaire, toi qui assombris famille et amis,
 Toi qui lèses le malade innocent et loues l'oppresseur orgueilleux...
 Oh ! O temps ! Temps qui te moques des nations,
 Toi qui disperses une famille et mènes à leur fin de petits enfants,
 Semence de chagrin et de souffrance,
 Si tant est qu'on récolte ce qu'on a semé.
 Plaise à Dieu, o temps ! que tu reviennes en arrière,
 Et que tu oublies ce qui m'est arrivé.*

Il faut lire maintenant la lettre du médecin, concise et profonde, qui répond sans doute à un message de la malade. S'il a cru pouvoir être aussi direct, c'est qu'il existait entre eux amitié et confiance, et qu'il connaissait la qualité d'âme de sa correspondante. Les traces de larmes nous révèlent la grande impression qu'elle a dû produire sur elle :

*Au nom de Dieu, le Clément, le Miséricordieux
 A Soumia.
 O ma pauvre fille,
 Désespères-tu de la miséricorde de Dieu ? Tout ce qui vient de Dieu est miséricorde,
 même si c'est la maladie et la souffrance.
 Nous autres, nous ne voyons ni ne savons le fond des choses, et ce que veut le Créateur.
 Loue Dieu de ce qu'il a apporté à tout mal un remède.
 Ce que tu as appris dans ton épreuve,
 les autres mettent de nombreuses années de leur existence à le comprendre.
 Il est possible que nous n'aimions pas une chose, alors que *c'est pour nous un bien*.
 Cherche donc à ton épreuve son utilité. Car dans ta souffrance, il y a la miséricorde,
 et tu trouveras la sagesse de Dieu. La patience et la guérison, si Dieu veut.
 Salut !
 Ton médecin.*

Dans le second poème, le ton change. Si le poids de la maladie et de la souffrance l'opprime encore, Soumia fait plusieurs fois allusion à Dieu, *notre berger*, et à la prière du cœur (*da 'wa*). La foi et la remise à Dieu sont des issues possibles pour elle et tous *ses frères*, ainsi que la guérison :

Que sont difficiles les instants que je vis !

*Ah ! mille soupirs venant de ma douleur,
 Ma douleur qui n'a pitié ni de mon cœur, ni de mon corps...
 Une douleur qui a jeté dans la stupéfaction ma raison,
 Et déchiqueté mes artères.
 Souffrance dans mon corps et dans mon intelligence,
 Souffrance au plus profond de mes entrailles.
 Souffrance que le médecin ne guérit et que ne panse le temps.
 Ma douleur ne vient pas d'un amour éperdu, ni d'une passion,
 mais du Seigneur des mondes !

 Une maladie s'est assise sur mon âme,
 Mon pied se dérobe à mon mouvement.
 Une maladie qui m'a fait perdre le souffle de ma jeunesse,
 Et a tué à l'intérieur de moi tous mes rêves.
 Mes rêves de jeune-fille,
 Rêves de quiétude et de tranquillité.
 Une maladie qui m'épouvante le jour,
 Et hante mes nuits des tourments du lendemain.*

*Qu'en est-il de la guérison, Seigneur ?
Une guérison venant de toi, pour moi et pour tous mes frères.
C'est toi, Seigneur, notre berger,
Notre bienfaiteur, celui qui nous fait vivre et mourir, Seigneur.
Seigneur, réponds à ma prière et à la prière de tous mes frères,
O Seigneur des mondes, O créateur de la création toute entière.*

De quelle énergie intérieure, de quelles ressources de lucidité et de foi va jaillir le dernier poème qu'elle avait d'abord intitulé « Ma souffrance et ma peine ». Elle y affirme la vigueur de son âme et la *suffisance* de sa foi ! Elle sent qu'elle peut maintenant affronter, à travers la mort, la face de son Seigneur :

L'éclat de mon espoir

*Interroge l'ensemble des temps,
Ils te parleront de mes douleurs.
Interroge tous les humains
Sur ma souffrance et ma peine.
Je suis malade, mes douleurs m'accablent.*

*Mais dans tous les cas je suis forte.
Dieu m'a donné ma suffisance de foi.
Je n'ai pas peur de mon sort,
Mais des fatigues du chemin.*

*Mon chant, c'est ma prière :
O Seigneur, ma guérison,
Je dis et je redis, du plus haut de ma voix :
« Sois la bienvenue, ô mort ! » Je n'ai pas peur de toi,
mais de la rencontre de mon Seigneur .*

A mesure que je découvrais ces poèmes sur le cahier de Soumia, ses petites sœurs les récitaient par dessus mon épaule. L'impact de ces longues semaines de souffrance et de courage a été très fort sur tous ceux, parents, amis, personnel hospitalier, qui l'ont accompagnée jusqu'au terme.

Tel fut le message posthume de cette jeune cancéreuse, totalement sous l'emprise de l'Esprit, qui a transformé ma vie, et en suscitant la compassion, aussi bien des chrétiens que des musulmans, a grandement contribué à modifier le regard de chacun sur l'autre...C'est elle qui m'a entraîné cette année dans un véritable tourbillon de grâces, une aventure spirituelle exceptionnelle en contexte islamo-chrétien. Elle a donné elle-même à sa mort une étonnante fécondité.

Une lancinante curiosité ⁹

Tous ceux qui ont longuement vécu “ immergés ” en plein milieu musulman, ont découvert ceux que Henri Vergés appelait “les chercheurs de Dieu”, et ce que Christian de Chergé, prieur de Tibhirine, appelait “l'Islam du cœur”, celui des humbles et des petits...Ce dernier l'avait découvert durant la guerre d'Algérie, lorsqu'il avait vu son ami Mohammed, humble garde-champêtre algérien, mettre sa vie en jeu, et mourir pour l'avoir protégé... Plus tard, il reconnaîtra en Cheikh Bouslimani, ce militant islamiste assassiné pour avoir refusé de donner une “*fatwa*” autorisant la violence au nom de l'Islam, un vrai “martyre”, un témoin qui n'avait pas voulu pécher contre l'Esprit...

⁹ Texte de F. COMINARDI, Aïn-Sefra, déc. 1999

C'est encore Mohamed Bouchikhi, l'ami de Pierre Claverie, dont on disait que "sa mosquée était intérieure". « Je sais que je vais mourir, disait-il à Pierre, mais je vais venir parce que je t'aime ». Et Pierre disait : « Rien que pour un homme comme Mohamed, cela vaut la peine de rester dans ce pays, même au risque de sa vie ». Leurs sangs ont été mêlés.

Quant à moi, j'ai ressenti ce choc, qui consiste à toucher du doigt l'action de l'Esprit dans un cœur musulman, récemment, avec Soumia, la jeune cancéreuse que j'accompagnais durant sa maladie, et qui, sous l'influence de l'Esprit, nous a laissé des poèmes remarquables de foi, de lucidité et de courage face à la mort, poèmes qui ont depuis un retentissement extraordinaire à Aïn-Sefra et ailleurs.

Parmi les nombreuses parutions qui se succédèrent depuis le début de l'été 1999, l'article "Soumia, face à la mort, une leçon de vie", publié en arabe et en français par la revue *Hayat*¹⁰, à l'intention des femmes et des jeunes filles, connaît un impact considérable dans toute l'Algérie et en particulier à Aïn Sefra. La revue est épuisée en quelques semaines et reçoit un volumineux courrier. Il faut commander à l'imprimerie 600 tirés-à-part pour répondre à la demande. Femmes, jeunes filles, enseignantes, aide-soignantes, toutes en veulent, c'est la ruée... des classes entières le réclament

Une collégienne, me rapporte que son professeur l'a lu et a pleuré devant toute sa classe ! Dans un lycée le message de Soumia a fait l'objet d'un travail écrit. Des professeurs, conscients de l'importance de ma note annexe¹¹ sur : *La compassion, premier mot d'un langage islamo-chrétien*, s'attèlent à sa traduction pour le mettre à la portée des arabisants. On s'arrache les livres sur le dialogue... Le 8 mars, journée de la femme, malades et soignantes, toutes les femmes de l'hôpital le reçoivent.

En lisant son témoignage, des médecins avouent y avoir découvert que leur mission ne se limitait pas à la santé du corps, mais s'étendait à toute la personne du malade. Une asthmatique qui revient des portes de la mort (après un massage cardiaque) me dit le soutien et le réconfort qu'elle trouve dans les poèmes de Soumia. Un haut fonctionnaire de Tamanrasset me demande par téléphone les poèmes, pour sa fille atteinte d'un cancer au cerveau... Une diabétique dont on craint la fin prochaine, me rassure : « Ne t'en fais pas, Soumia est avec moi, j'ai ses poèmes et sa photo sous les yeux ! » La photo de Soumia trône d'ailleurs en bonne place à l'hôpital.

Au cimetière, devant l'affluence, il a fallu mettre une plaque avec son épitaphe sur sa tombe, et le 25 mars, jour anniversaire de sa mort, filles, garçons et familles amis, s'y sont retrouvés pour prier et relire ses poèmes. Après avoir lu ce message par delà la mort, des lycéens, surtout des filles, s'engagent avec moi au service des malades ; des familles s'inscrivent pour le thé quotidien aux malades de l'hôpital. Les sections féminines des maisons de jeunes, s'engagent dans une campagne de prévention du cancer du sein, et d'information sexuelle générale. Des doctores, sages-femmes, techniciennes de la santé, psychologues et juristes participent à ce mouvement. La plus grande "tabou" de cette société vient de tomber !

Vraiment inspirée par l'Esprit, une femme me dit, au matin du Samedi Saint : « Soumia, depuis qu'on l'a portée en terre, est devenue comme le "levain dans la pâte" d'Aïn Sefra ! » De fait, toute la population féminine s'identifie à cette jeune fille "bien de chez nous", qui a su apprivoiser la souffrance et la mort et s'accomplir en mettant au monde le meilleur d'elle-même au moment de retourner à Dieu, atteignant des sommets d'humanité. Elle incarne leur idéal de patience, de courage et de don de soi.

Ce phénomène qui n'a rien d'un engouement passager, se concrétise par des écrits, poèmes et dessins qui me parviennent depuis quelques mois, venant de femmes, de jeunes filles et même des fillettes. Une adolescente de 14 ans termine un poème : « Tes larmes ont brûlé la feuille (reçue du médecin), ton sourire a fait chanter la maladie. » Une lycéenne remarque : « Elle m'a appris à affronter la vie et ses difficultés, toute seule ; elle m'a appris à ne pas fuir le réel ». Et une collégienne : « (elle nous aide) à jeter un regard optimiste sur la vie et sur l'homme ».

Voici deux échantillons de ces poésies :

C'est une jeune fille de 20 ans que ses parents ne laissent pas sortir :

¹⁰ cf Revue Hayat, n°124, Alger fin 1999, p. 12-16

¹¹ cf François COMINARDI, *la compassion*, in *Chemins de saint François*, nov.-déc. 1999, p.9-11

*Au nom de l'espoir, je commence ; au nom de l'amour et de l'amitié, j'écris.
 Au nom de la vie, j'existe.
 Au nom de la fidélité, je lance un défi. Au nom du défi, je meurs.
 Au nom de la mort, je fais des concessions. Au nom du respect de l'autre, je tiens bon.
 Au nom de la détermination, je persiste. Au nom du dévouement et de la fidélité, je milite.
 Au nom du sang et des larmes, je combats. Au nom du combat, je vis.
 Au nom de la vie, j'existe. Oui, j'existe et je vis encore !*

Ou une autre, Hanane qui reste unie à « l'absente » pour le 3^e anniversaire de sa mort :

*Elle lève ses paupières vers le ciel, et ses pupilles nagent dans une mare de larmes.
 Pour proférer ses cantilènes avec une autre parole, une parole qui témoigne de sa foi.
 C'est ainsi qu'elle était ... En un clin d'œil le Tout-Puissant a frappé à sa porte
 pour refermer le livre de sa vie... !
 O toi qui es partie en laissant derrière toi des cœurs affligés, déchirés !
 Passent les mois, passent les ans, ton départ reste une blessure dans les cœurs...
 Dans un passé proche, captive de la souffrance, malgré l'espoir qui faiblit
 tu luttas corps à corps et tu fais face.
 Avec patience tu combats. Tu n'as écrit que trois poèmes dans lesquels tu as fait part de tes douleurs.
 O rose ! tu nous as exhalé ton parfum généreux.
 Dans mon cœur je t'offre logis. Et je fais de ta fin le début de notre sincère amitié.
 Bienvenue à celle dont je suis amoureuse ; pourquoi ne l'ai-je pas un jour rencontrée ?*

Oui, Soumia, tu es le levain dans la pâte. Et tu arrives à temps pour m'aider à répondre à l'obsédante question que me posent souvent les jeunes qui m'accompagnent à l'hôpital : « Tu fatigues à monter et descendre les cinq niveaux de l'hôpital. Un jour tu ne pourras plus. Qui viendra te remplacer ? » Après moi, il est probable qu'il n'y aura plus de présence chrétienne à Aïn Sefra... après 75 ans de vie partagée ! La réponse m'est venue lors de mon passage à Alger en juin, par la rencontre fortuite d'une musulmane qui se consacre aux enfants cancéreux. Elle anime une équipe qui couvre tous les hôpitaux d'Alger. Je lui ai demandé comment elle était venue à cette action de compassion. « Mais, mon Père, je suis une fille spirituelle du Père Deckers, qui a été assassiné à Tizi Ouzou, fin 1994. J'ai tout reçu de lui et c'est tout naturellement que je le mets en pratique et que je le transmets à d'autres ! »

C'est clair : la relève n'est pas à chercher ailleurs, mais sur place, parmi ceux et celles qui se réclament de celle qui me disait : « Je ne suis qu'une petite fille ! » Miser sur les plus faibles de cette société : les femmes, les adolescentes, les filles... pour la soulever de l'intérieur. N'est-ce pas tout à fait dans la dynamique du Royaume qui survient là où on ne l'attend pas, et dans la logique de l'Esprit qui souffle où il veut ? Je vais consacrer à préparer cette «relève locale», et cela par l'exemple, par l'expérience partagée au service des plus pauvres, par la réflexion, par le dialogue inter-religieux, par la prière simultanée, en particulier sur la tombe de Soumia. Peut-être en suscitant autour d'elle la création d'une association féminine, avec une orientation vers la gratuité, l'altruisme et l'universel.

Ces expériences vécues, témoignent qu'un chemin de fidélité commune est possible... et que nos chemins en Dieu ne peuvent que converger. C'est pourquoi, je ne dois pas être le seul à partager «la lancinante curiosité» dont parlait Christian de Chergé, le prieur de Tibhirine, dans son Testament¹² : « ...plonger mon regard dans celui du Père pour contempler avec Lui ses enfants de l'Islam tels qu'Il les voit, tout illuminés de la gloire du Christ, fruit de sa Passion, investis par le Don de l'Esprit, dont la joie secrète sera toujours d'établir la communion et le rétablir la ressemblance, en jouant avec les différences ».

Bien que le Concile ait affirmé : « Nous devons tenir que l'Esprit Saint offre à tous, d'une façon que Dieu seul connaît, d'être associé au mystère pascal » ... les textes conciliaires sur la religion musulmane nous laissent sur notre soif... Quel regard porter sur le Livre de l'Islam, dans la lecture duquel des millions d'hommes droits puissent le goût de Dieu ? Quel regard porter sur le Prophète de

¹² Est lancinant, ce qui obsède en tourmentant ! Texte du 1^o déc. 1994

l'Islam, par lequel ce message est venu ? Quel regard porter sur les mystiques musulmans qui nous font découvrir une proximité de l'Islam et du Christianisme quand ils atteignent leurs sommets ? Non, la pensée chrétienne n'a pas encore réussi à situer vraiment l'Islam au regard de la plénitude de la révélation reçue en Jésus-Christ. Ne revient-il pas à notre petite Eglise en terre d'Islam, de pousser plus loin cette réflexion ?

Dans l'esprit de Jean-Paul II et de ceux qui ont scellé de leur sang l'alliance avec leur peuple, nous devons être les « serviteurs de la rencontre », sûrs que l'Esprit nous précède toujours, nous réjouissant de la foi vivante de ces croyants que nous rejoignons dans leur quête de la Vérité. Mais cela entraîne une véritable révolution dans nos mentalités et nos comportements : regarder l'autre non plus comme un adversaire ou un rival, mais un partenaire, un pèlerin, un frère sur le chemin de Dieu ; plus question de le détourner de sa propre religion ; souci de transparence : ne rien penser, dire ou écrire qui ne puisse être mis en toutes les mains ; nous ajuster à l'autre, à son écoute, nous laissant façonner par lui, en vivant non à côté, mais avec lui ; rester attentifs aux rites et fêtes de nos frères de l'Islam (Aïd, retour des pèlerins), proches de ses joies (mariages, naissances, circoncisions) et de ses peines (deuils, 40^e jour), etc.

Dans ce dialogue en action, chacun garde son identité et ses valeurs, en quête de cette « humanité plurielle » dont rêvait Pierre Claverie ¹³.

Annexe : des textes arabes

1. LA MORT SELON L'IMAM AL GHAZALI

Cette traduction française d'un texte ancien (Ghazali est mort en 1111) a paru dans une publication musulmane de France, la Lettre du Musulman de Provence, en mai 1996.. Dans ce texte interne à l'Islam, on notera, à la fois, la tonalité croyante qui est visible jusque dans les notes, l'appel aux hadith-s et l'influence des croyances populaires. De ce point de vue, ces quelques pages permettent d'entrevoir les sources qui nourrissent actuellement encore la piété de beaucoup.

La mort du croyant

Une fois que l'Ange de la mort s'empare de l'âme bienheureuse, deux Anges d'une grande beauté, drapés dans des habits magnifiques et dégageant des odeurs agréables, la saisissent et l'enveloppent dans un morceau de soie venant du Paradis. Pourtant cette âme réduite à la taille d'une abeille n'a rien perdu de sa propre individualité, gardant aussi bien toutes ses facultés intellectuelles que ses oeuvres acquises dans le monde terrestre. Les Anges l'accompagnent au cours d'une longue ascension pendant laquelle le mort rencontre des gens qu'il connaissait et d'autres qu'il n'a jamais vus. Son âme ne cesse de passer de voir d'innombrables peuples anciens disparus, tels des nuées de sauterelles répandues sur une vaste étendue, jusqu'à ce qu'ils atteignent ainsi le ciel inférieur.

L'Archange Gabriel frappe alors à la porte. On lui demande : « Qui es-tu ? » Il répond : « Je suis Gabriel et j'ai avec moi un tel », et il le désigne par le meilleur de ses noms, celui qui lui est le plus cher. On lui dit alors : « Quel excellent homme ! Il fut un tel et sa Foi était bonne sans qu'il eût jamais douté ». Ensuite ils accèdent au deuxième ciel et Gabriel frappe de nouveau à la porte. On lui dit : « Qui es-tu ? » Il redonne la même réponse et on lui dit alors : « Bienvenue à un tel qui observait régulièrement sa prière en observant toutes ses règles ». Ensuite ils passent au troisième ciel et Gabriel frappe encore à la porte. On lui dit : « Qui es-tu ? » Il répond comme il l'avait fait précédemment. On lui dit : « C'était un homme qui craignait Dieu en s'acquittant totalement de l'aumône légale (*zakat*) qui lui incombait ».

Ensuite ils parviennent au quatrième ciel et Gabriel frappe à la porte. On lui demande : « Qui-es-tu ? » Il répond comme il a coutume de le faire. On lui dit : « Bienvenue à un tel, il jeûnait comme il faut et s'abstenait pendant son jeûne de toucher au commerce charnel et à toute nourriture illicite ». Ils arrivent ensuite au cinquième ciel et Gabriel frappe à la porte. On lui dit : « Qui-es-tu ? », et il répond comme il a l'habitude de le faire. On lui dit alors : « Bienvenue à un tel qui s'était acquitté

¹³ cf Jean-Jacques PERENNES, *Pierre Claverie, un Algérien par alliance*, au Cerf, Paris 2000, p. 385-391

convenablement du pèlerinage que Dieu lui a prescrit sans chercher par là les honneurs mondains et sans faire montre de duplicité ». Ensuite ils accèdent au sixième ciel et Gabriel frappe à la porte. On lui dit : « Qui-es-tu ? », et il répond comme d'habitude. On lui dit alors : « Bienvenue à cet homme sincère et à cette âme pieuse, qui a fait preuve d'une grande piété filiale envers ses parents ».

Ensuite ils arrivent au septième ciel et Gabriel frappe à la porte. On lui dit : « Qui-es-tu ? », et il donne sa réponse habituelle. On lui dit alors : « Bienvenue à un tel qui a beaucoup imploré le pardon de Dieu à chaque aurore, qui faisait secrètement l'aumône et prenait soin des orphelins ». Ensuite, on leur ouvre le passage et ils continuent leur ascension jusqu'au seuil des *Pavillons de la Majesté*, et Gabriel frappe à la porte et s'annonce comme auparavant. On lui dit : « Bienvenue au bon serviteur et à l'âme pieuse qui implorait fréquemment le pardon de Dieu, interdisait le mal, recommandait le bien et honorait les pauvres ».

Le mort poursuit ensuite sa route et passe au milieu d'une multitude d'AnGES qui lui annonce tous la bonne nouvelle d'accéder au Paradis et qui le saluent jusqu'à ce qu'ils arrivent au *Lotus de la Limite*, un arbre dont les racines sont sous le trône divin. Gabriel frappe à la porte et s'annonce comme auparavant. On lui dit : « Bienvenue à un tel dont l'œuvre était pieuse et fut consacrée exclusivement à Dieu - qu'il soit exalté ! » Ensuite on lui ouvre la porte pour traverser successivement un océan de feu, un océan de lumière, un océan de ténèbres, un océan d'eau, un océan de glace et un océan de grêle dont la longueur de chacun est de mille années de marche. Ensuite il passe à travers les voiles placés autour du Trône du Miséricordieux. Ce sont quatre-vingt mille voiles composés chacun de quatre-vingt mille lambrequins. Il y a sur chaque lambrequin une lune qui célèbre les louanges de Dieu - qu'Il soit exalté - Le glorifie et proclame Sa sainteté. Or si une de ces lunes apparaissait au ciel inférieur, elle serait adorée à la place de Dieu, et embraserait ce ciel de sa lumière.

C'est alors qu'une voix annonciatrice au sein de la sainte Présence divine appelle de derrière ces voiles : « Qui est cette âme que vous avez amenée ? » On répond : « C'est un tel, fils d'un tel ». Dieu le Majestueux - que sa Majesté soit exaltée - dit alors : « Faites-le approcher. Tu as été un bon serviteur, ô Mon serviteur ! » Puis quand Il le confond par quelques reproches et remontrances, si bien qu'il se croit perdu. Ensuite Dieu - qu'Il soit exalté - lui pardonne.

On raconte au sujet d'Ibn Noubata qu'il apparut en songe après sa mort et qu'on lui demanda : « Comment Dieu t'a-t-Il traité ? » Il répondit : « Il m'a fait tenir devant Son Auguste Présence et m'a dit : « N'es-tu pas celui qui réduisait ses paroles à l'essentiel, au point qu'on disait : Qu'il est éloquent ! » Je lui répondis : « Gloire à Toi ! Je m'appliquais dans ma vie terrestre à Te décrire ». Dieu me dit : « Parle comme tu le faisais quand tu étais sur terre ». Je dis alors : « Celui qui les avait créés les a fait périr, Celui qui les avait fait parler les a rendus muets, Celui qui leur avait donné l'opulence les a rendus pauvres. Il les ressuscitera sûrement comme Il les a réduits à néant, Il les rassemblera comme Il les a dispersés ». Dieu me dit : « Tu as dit vrai : va, Je te pardonne ».

On rapporte aussi au sujet de Mansour Ibn 'Ammar, un prédicateur célèbre, qu'il apparut en songe et qu'on lui demanda : « Comment Dieu t'a-t-Il traité ? » Il répondit : « Il m'a fait tenir devant Son Auguste Présence et m'a dit : « Que m'apportes-tu, ô Mansour ? » Je dis : « Je t'apporte trente-six pèlerinages ». Il m'a dit : « Je n'en accepte aucun ». Puis Il me dit encore : « Que m'apportes-tu ? » Je dis : « Trois cent soixante ré citations intégrales du Coran que j'ai faites uniquement pour chercher Ta face ». Il me dit : « Je n'en accepte aucune ». Puis Il me dit encore : « Que m'apportes-tu, ô Mansour ? » J'ai dit : « Je viens avec Ta miséricorde ». Il me dit - qu'Il soit glorifié : « Maintenant, tu es venu vers Moi. Va, je te pardonne ».

Cela dit, il y a des hommes qui, en parvenant au Trône, entendent une voix dire « Renvoyez-le », et ils se voient repoussés du seuil des voiles de la Majesté. Car nul ne peut se tenir devant Lui si ce n'est ceux qui Le connaissent vraiment. De même, nul ne peut se tenir devant Lui si ce n'est ceux qui appartiennent à la 4^e station, celle des prophètes et des envoyés, et à celles qui sont au-dessus.

Ce qui arrive au mort avant d'être enterré

Quand l'âme est renvoyée vers le corps, elle trouve qu'on a déjà commencé à le laver, si son lavage s'impose. Elle s'installe auprès de sa tête en attendant que l'on termine de le laver. Par Sa grâce, Dieu libère parfois le regard des hommes pieux, et ils aperçoivent leur âme sous sa forme terrestre. C'est ainsi qu'un homme raconte qu'il était occupé à laver le corps de l'un de ses fils, lorsque celui-ci lui apparut soudain, assis au chevet de son propre cadavre. Par peur de céder à l'illusion, cet homme

quitta le côté où il apercevait la silhouette de son fils et alla se mettre de l'autre côté. Il ne cessa pourtant pas de le voir jusqu'à ce que le mort fut enseveli dans son linceul. Ensuite, après la mise en bière du corps, lui, versé dans la science, revit la silhouette de son fils installée au-dessus du cercueil.

On rapporte également que plus d'un homme parmi les saints a interpellé un mort pendant qu'il était dans son cercueil en ces termes : « Où est un tel, où est l'esprit ? », et en guise de réponse le linceul s'était agité spontanément à deux ou trois reprises, au niveau de la poitrine du mourant. On rapporte également sur al-Rabi' Ibn Khawtham, un compagnon du Prophète, qu'il s'est agité dans les mains de celui qui le lavait. Nous savons également qu'un mort a parlé dans son cercueil à l'époque de Abou Bakr, le premier calife de l'islam, et a évoqué les mérites de ce dernier ainsi que ceux de 'Omar, son successeur. C'est qu'évidemment cette âme avait contemplé un spectacle appartenant au Monde supérieur. Car Dieu dévoile ces choses à l'ouïe de ceux qu'Il veut.

Une fois que le mort est enveloppé dans son linceul, son âme lui colle extérieurement à la poitrine et ne cesse de mugir et de gémir, en criant aux Anges : « Hâtez-vous de m'emporter vers la miséricorde de mon Seigneur ! Ah, si .vous saviez vers quelle destination vous m'emportez ! » En revanche, si cette âme a reçu la mauvaise nouvelle de sa damnation, elle s'écrie : « Doucement ! Doucement ! Si vous saviez vers quel grand châtiment vous m'emmenez ! » Voilà pourquoi l'Envoyé de Dieu - que Dieu lui accorde Grâce et Paix - ne laissait jamais passer un convoi funèbre devant lui sans se lever à son passage. En effet- on lit dans les recueils authentiques de *Hadiths* que le Prophète - que Dieu lui accorde Grâce et Paix - se leva par égard au passage d'un convoi mortuaire devant lui. Comme on lui fit remarquer : « O Envoyé de Dieu, c'était un juif ! », il répondit : « N'est-ce pas une âme ? » Si l'Envoyé de Dieu - que Dieu lui accorde Grâce et Paix - agissait ainsi, c'est parce qu'il avait accès aux mystères du monde suprasensible. D'ailleurs, chaque fois que la dépouille d'un mort passait devant lui, il manifestait de la joie en sa faveur parce qu'il était de ceux qui en saisissent le sens et en connaissent la signification.

Le châtiment de la tombe et l'interrogatoire des Anges

Quand le mort a été mis dans sa tombe et que la terre a été recouverte sur lui, la fosse l'interpelle en ces termes : « Autrefois tu te réjouissais au-dessus de moi et maintenant les vers te mangent dans mes entrailles ». Elle ne cesse de lui infliger autant de paroles dures et de réprimandes jusqu'à ce que la terre ait été entièrement aplanie au-dessus de lui. Puis, c'est au tour de l'Ange appelé *Rouman* de l'interpeller. En effet, on rapporte qu'ibn Mas'oud, autre compagnon du Prophète, - que Dieu soit satisfait de lui - a dit : « O Envoyé de Dieu ! Quelle est la première chose que rencontre le mort après son entrée dans la tombe ? » Il lui dit : « O Ibn Mas'oud ! Tu me poses là une question que personne d'autre ne m'a posée avant toi. La première chose qui lui arrive, c'est un Ange appelé *Rouman* qui l'interpelle. En effet, cet Ange qui sillonne les tombes l'interpelle en ces termes : « O serviteur de Dieu ! Tu vas transcrire tous tes actes. » Le mort lui répond : « Je n'ai ni encrier ni papier ». L'Ange lui dit : « Quoi donc ? Ton linceul sera ton papier, ta salive ton encre et ton doigt ta plume », puis il lui coupe un morceau de son linceul et le mort se met à écrire, quand bien même il n'aurait pas su écrire pendant sa vie terrestre. Il écrit alors et se souvient de ses bonnes et de ses mauvaises actions comme s'il les avait faites toutes en un seul jour. Ensuite, l'Ange plie ce morceau d'étoffe et l'enroule autour du cou du mort. Puis l'Envoyé de Dieu - que Dieu lui accorde Grâce et Paix - récita ce verset : « Nous attachons son destin au cou de chaque homme » (Coran XVII, 13)

Une fois cela terminé, le mort voit entrer auprès de lui les deux *Provocateurs* de la tombe. Ce sont deux Anges qui déchirent la terre avec leurs dents ; leur longue chevelure traîne sur le sol, leur voix gronde comme le tonnerre, leurs yeux brillent comme l'éclair et leur souffle s'apparente au vent mugissant. Chacun d'eux tient à la main une barre de fer si énorme que toutes les créatures, humains et Djinns, ne pourraient la soulever ensemble. Si l'un de ces deux Anges frappait la plus grande montagne avec cette barre, il l'anéantirait.

Quand l'âme du mort aperçoit ces deux Anges, elle tremble d'épouvante puis s'enfuit et se réfugie dans les narines du mort. Elle fait ainsi renaître la vie dans la poitrine du mort qui reprend l'apparence qu'il avait à ses derniers instants. Il ne peut pas se mouvoir mais il voit et entend autour de lui. Alors les deux Anges l'interrogent violemment et l'interpellent sauvagement. A ce moment, la terre devient pour lui comme de l'eau : il peut se mouvoir à son aise et ne rencontre pas d'obstacle.

Ces deux Anges lui disent alors : « Qui est ton Seigneur ? Quelle est ta religion ? Qui est ton Prophète ? Quel est ton guide (*imam*) ? Quelle est la direction de ta prière (*Qibla*) ? ». Celui que Dieu a assisté et raffermi par une parole ferme leur répond : « Qui vous a demandé de vous charger de moi et qui vous a envoyé vers moi ? » Puis il ajoute : « Dieu est mon Seigneur, Mohammad est mon Prophète, l'Islam est ma religion ». C'est la réponse que ne peuvent formuler que les élus qui savent vraiment. Alors l'un des deux Anges dit à son compagnon : « Il dit vrai. Nous ne pouvons le maltraiter, car il connaît sa preuve ». Puis ils agrandissent le tombeau au-dessus de lui, en lui donnant la forme d'une voûte immense, et ils lui ouvrent sur son côté droit une porte donnant sur le Paradis. Ensuite, ils tapissent sa tombe de soie et la décorent de plantes aromatiques provenant du Paradis, et lui font parvenir la brise et les odeurs de celui-ci. Ses oeuvres terrestres viennent vers lui, sous la forme de la plus aimable des créatures pour lui tenir compagnie, s'entretenir avec lui et remplir sa tombe de lumière. Ainsi, le mort ne cesse de se réjouir et de jubiler, aussi longtemps que dure le monde terrestre et tant que la dernière Heure n'a pas sonné, car rien ne lui est plus agréable que de la voir arriver.

Mais à un rang au-dessous de lui, se trouve le croyant, homme de moindre science et de bonne conduite, qui ne possède aucune parcelle de science religieuse et ne connaît pas les mystères du monde suprasensible. Son oeuvre terrestre accède auprès de lui après le passage de l'Ange *Rouman* sous la plus belle des formes, dégageant un parfum exquis et portant des vêtements magnifiques ; Elle lui dit : « Me connais-tu ? », et il répond : « Qui es-tu, toi que Dieu me donne comme faveur pour me tenir compagnie durant mon voyage solitaire ? » Elle lui dit : « Je suis ta bonne oeuvre. Ne te chagrine pas et ne crains rien. Tu vas bientôt assister à l'entrée des deux Anges qui vont t'interroger. Surtout ne te laisse pas intimider ». Ensuite, elle l'initie à sa propre attestation de Foi qu'il doit donner comme réponse. Alors qu'il se trouve dans cette situation, les deux Anges en question s'introduisent auprès de lui de la manière que nous avons décrite précédemment. Ils l'interpellent et le forcent à s'asseoir et s'adosser dans son tombeau. Puis ils lui disent : « Qui est ton Seigneur ? » Il se hâte de donner la réponse déjà mentionnée et leur dit : « Dieu est mon Seigneur, Mohammad est mon Prophète, Le Coran est mon *Imam*, la Kaaba est ma *Qibla*, Ibrahim est mon père, sa Foi est la mienne ». Il articule sa réponse sans aucune difficulté.

Ils lui disent alors : « Tu dis vrai ». Ainsi, ils le traitent comme le serviteur précédent sauf qu'ils ouvrent une porte sur son côté gauche, qui donne sur l'Enfer. Il peut ainsi voir les hydres de l'Enfer, ses gros scorpions, ses chaînes et ses carcans, sa chaleur extrême, sa nourriture infernale et sa boisson infecte ainsi que tout ce qu'il comporte. Comme il est terriblement effrayé, les deux Anges le rassurent en lui disant : « Ne t'inquiète pas. Voici ce qu'aurait été ta place en Enfer si Dieu ne t'en avait pas donnée une autre en échange dans le Paradis. Dors heureux ! ». Puis ils referment pour lui la porte donnant sur l'Enfer, et le mort ne s'aperçoit pas de l'écoulement des mois, des années et les siècles.

Mais il y a des hommes qui n'arrivent pas à articuler des réponses correctes, lors de leur interrogatoire. Ainsi, l'homme dont la Foi était imparfaite ne peut répondre correctement : « Dieu est mon Seigneur » et se met à balbutier d'autres paroles. Alors les deux Anges lui administrent un coup si brutal que tout son tombeau prend feu, puis s'éteint pour quelques jours avant de s'embraser de nouveau. Tel est l'état de cet homme aussi longtemps que dure le monde terrestre.

Il y en a aussi qui éprouvent beaucoup de difficultés et n'arrivent pas à dire : « L'Islam est ma religion », à cause d'un doute qu'ils entretenaient ou d'une tentation qui les avait assaillie au moment de leur agonie. Alors ils les frappent d'un seul coup et leur tombeau s'embrase comme celui du précédent. Tel autre éprouve bien des difficultés pour dire : « Le Coran est mon Guide », car il le récitait sans tenir compte de ses enseignements, sans appliquer ses commandements et sans respecter ses interdits. Il le parcourait toute sa vie et n'en tirait aucun profit pour son âme. Aussi, le traite-t-on comme les précédents. Il y en a aussi dont l'oeuvre terrestre se métamorphose pour eux en un chiot pour les châtier dans leur tombeau en proportion de leur degré de culpabilité. On rapporte également dans les récits traditionnels que pour d'autres hommes leurs oeuvres se métamorphosent en pourceaux.

Il y en a encore qui n'arrivent pas à dire « Mohammad est mon Prophète », parce qu'ils ont négligé sa tradition (*Sunna*). De même, il y a celui qui n'arrive pas à dire : « La Kaaba est ma *Qibla* », à cause du manque de scrupules dans sa prière ou de négligence dans l'accomplissement de ses ablutions mineures, ou à cause de ses retournements dans ses prières ou du mauvais accomplissement des gestes de son inclinaison et de sa prosternation, ou de ses hésitations à ce sujet. On le traite lui aussi comme on a traité les autres.

2. LE CORAN, LA MALADIE ET LA MORT

L'idée d'un accompagnement du malade est inconnue en islam, mais elle n'exclut pas une assistance nombreuse, parfois bruyante, autour du malade. Son isolement est considéré comme une épreuve, à éviter à tout prix. Pourtant le musulman malade est seul face à sa destinée, face à la mort. Ceux qui l'entourent ne feront que lui rappeler la patience, la soumission et l'acceptation sereine de la mort, à travers l'obligatoire profession de foi et des maximes issues du Coran ou de la coutume : *Tout esprit devra goûter la mort (XLIV, 56) ... Tout vient de Dieu ... C'est lui qui fait vivre et mourir (LIII, 44) ... Toute chose périt, excepté le visage de Dieu (XXIX, 88) ... Celui qui prend patience surmonte toutes les difficultés ...* En état de maladie, il devra demander pardon de ses fautes et pourra s'interroger sur le sens de sa maladie. Si elle est signe avant-coureur de son retour à Dieu, elle est la bienvenue ; mais elle peut être aussi un avertissement contre l'impiété ou une punition... Dieu certes châtie les apostats, les hypocrites, les « associateurs », les imposteurs... mais le temps et la forme du châtiment ne sont pas indiqués. Depuis le fond des âges, les maladies touchant à l'image de l'homme, comme la lèpre, la chute des cheveux, ou celles qui se rapportent à la sexualité (tel le Sida aujourd'hui), ont toujours inspiré crainte et répulsion et évoqué la « vengeance de Dieu » pour des péchés contre nature. Avec un immense chagrin, mais saisis d'une grande crainte, des parents, des amis musulmans, laissent souvent ces malades dans une grande déréliction.

Pierre Boz

3. LA FIN DU MONDE EST-ELLE PROCHE ?

Extrait par le C.T.J.A. du Journal « Asharq Al-Awsat » (Déc. 2001)

C'est bien durant les catastrophes naturelles et les situations conflictuelles que les “prophéties” se développent et prospèrent avec leur kyrielle de devins et d'augures qui observent ces signes et en tirent des présages, croyant prévoir l'avenir. L'astrologue Michel de Nostre-Dame, dit Nostradamus (1503-1566), par exemple, qui s'est illustré depuis le sixième siècle n'est pas le seul de son espèce, mais il est le meilleur représentant de cette caste de visionnaires et de “prophètes”.

Nous ne voulons pas ici étudier ce qui caractérise particulièrement ces devins ou leurs prophéties, mais nous voulons savoir pourquoi dans ces moments de troubles et de perturbations, qu'il s'agisse de conflits ou de cataclysmes, nous attendons de ces pronostiqueurs qu'ils nous en donnent les causes pour nous rassurer. Le livre de Nostradamus est devenu comme un point de repère sacré qui sert de refuge à des personnes inquiètes pour porter un jugement d'appréciation sur le cours des événements présents et futurs... Bien plus, les prophéties de Nostradamus se sont propagées dans le monde arabe, surtout à la suite de l'invasion du Koweït par l'Irak, et à la fin du siècle dernier, au seuil du nouveau millénaire, quand certaines se sont avérées exactes par rapport à plusieurs événements qui étaient des signes annonciateurs du “Jour de la Résurrection” (*la Fin du monde*).

Ces prophéties prospèrent en général chez des personnes qui manquent de confiance en elles et se tournent vers des charlatans qui extorquent leur fortune. Beaucoup de livres et de revues traitant des “prophéties” et des prédictions sont publiés chaque année : leurs argumentations et leurs démonstrations ne reposent sur aucune base scientifique, sur aucun fondement historique. Par exemple, dernièrement, en Jordanie, certains prédisaient que les prophéties concernant la fin du monde se réaliseraient entre les deux fêtes musulmanes proches, avec l'apparition du “Mahdi” (*Guide suprême*) en compagnie du Messie. Ils s'appuyaient sur des “Hadiths” qui confirment que la fin du monde sera proche lorsqu'on se mettra à construire de très hauts immeubles (*les Tours ?*), et que des femmes recouvriront leur nudité d'une parure de plumes (*au Lido ?*). Autres signes annonciateurs : si survient une hérésie, attendez vous à de grandes perturbations et à l'apparition d'un ennemi... Un feu sera envoyé sur les habitants du Machreq (*l'Orient*), alors ils se rassembleront au Maghreb (*l'Occident*)... Il y aura des cataclysmes... Sur ma Communauté apparaîtra un malheur, jusqu'ici inconnu, qui rétrécira la surface de la terre... Un désastre la frappera à tel point que personne ne pourra échapper à l'emprise des ténèbres : tous fuiront, seuls survivront les plus mauvais...

Naturellement, ceux qui se sont efforcés de faire connaître ces *Hadiths* n'ont pas manqué de présenter un ensemble d'interprétations qui étaient en rapport de conformité avec une certaine actualité et le contenu des “prophéties”. On raconte que le Prophète a interrogé l'ange Gabriel pour lui deman-

der s'il descendra après lui, ici-bas. Il lui a répondu : « Oui, je descendrai dix fois pour enlever les bijoux de la terre. » Il lui a demandé ce que cela signifiait, voici sa réponse : « La première fois, je supprimerai de la terre la "Baraka" (*la bénédiction d'Allah*); la deuxième, j'enlèverai la tendresse et la miséricorde; la troisième, la pudeur de chez les femmes ; la quatrième, la justice des dirigeants ; la cinquième, l'amour du cœur des créatures ; la sixième, la patience de chez les pauvres ; la septième, la générosité de chez les riches ; la huitième, la science de chez les savants ; la neuvième, je supprimerai les citations coraniques des journaux et du cœur des lecteurs ; la dixième fois, je ferai disparaître la foi du cœur des croyants. Qu'Allah nous en préserve..!

Ceux qui prétendent que la fin du monde est pour bientôt trouvent dans le "*hadith*" précédent toute justification à leurs prédictions, étant donné tout ce qui se passe actuellement dans le monde. Le suivant comporte plusieurs versions, voici la plus célèbre : « L'heure viendra où les femmes se dévêtiront, portant toutes sortes de parures, sans tenir compte des préceptes moraux ; abandonnant leur foi, transgressant les interdits, elles seront condamnées aux supplices de l'enfer... Dans ma Communauté il ne restera du Coran que son image, de l'Islam que son nom, on en parlera, mais on ne le mettra pas en pratique ; les mosquées ne seront plus que de beaux monuments ; les "*fuqaha*" (*juristes religieux*) sèmeront la zizanie et cela se retournera contre eux. »

Une autre version est proposée, y compris pour la communauté islamique : « Il y aura dans cette Communauté des exclusions pour ceux qui abusent de leurs servantes, s'adonnent à la boisson et fréquentent les lieux de plaisir. Abandonnés par Allah, ils se transformeront en porcs et en singes. »

Parmi les bienfaits offerts aux musulmans par Allah, il y a l'interdiction de se donner la mort. Or il y a beaucoup de Mouvements dont les enseignements prônent des méthodes conduisant au suicide collectif ; c'est ce que nous avons lu, entendu ou vu à la télévision ces dernières années. En ce qui concerne l'apparition du "*Mahdi*" en compagnie du Messie, signe de la fin du monde, attendons, nous verrons bien... Si l'on en croit ces "prophètes", il n'y a pas de doute, qu'actuellement, la guerre que mènent les Américains en Afghanistan fait partie des signes avant-coureurs de la fin du monde ; il y a aussi "l'intifadha", la guerre des pierres contre les Israéliens... On en parle beaucoup en Jordanie.

Quant à ceux qui croient à l'authenticité des prophéties de Nostradamus, ils s'appuient sur ce qui s'est passé à New York. En effet, parmi les quatrains poétiques qui renferment ses prédictions, il y a le n° 92 qui précise : « Ses ennemis viendront investir la nouvelle ville et la soumettront ; l'un d'entre eux en restera éloigné, caché dans un refuge secret, il dirigera les opérations... » Le n° 87 prédit : « Un feu qui fera trembler le sol causera des séismes autour de la nouvelle ville... deux gros rochers se feront la guerre pendant longtemps... une couleur rouge apparaîtra sur un nouveau fleuve. » Et on peut lire encore : « Il se produira une explosion au milieu de la nouvelle ville, la terre tremblera... » On pense qu'il s'agit de New York, et que le mot "rocher" renvoie aux gratte-ciels de Manhattan.

De telles "prophéties" coulent à flots car les devins veulent y retrouver les signes annonciateurs de leurs prédictions... Pourquoi pas ? Les événements actuels sont tout de même assez proches de ce qui a été annoncé par Nostradamus... C'est bien la ville nouvelle, New York, qui a été victime d'agressions télécommandées par un ennemi caché dans un lieu secret ? Pourquoi ces "prophéties" ne seraient-elles pas authentiques ? Ce qu'il faut constater, c'est que les commentaires qu'on en fait ne cessent de se multiplier ; pourtant, de telles prophéties ne peuvent être considérées comme crédibles par un esprit sérieux : ce serait désavouer les règles générales de la logique qui déterminent la marche des choses et des événements depuis le début de l'humanité.

Najim Abd-al-Karim

SE COMPRENDRE

Rédaction: Philippe THIRIEZ Administration: Gabriel DEVILLE
Pères Blancs 7, rue du Planit 69110 SAINTE-FOY-LES-LYON
Tél. 04 78 59 20 42 Fax: 04 78 59 88 61

Abonnements (10 numéros par an, de Janvier à Décembre)

Europe: 27 € - Etranger: 32 € - Numéro (franco): 3 € - CCP 15 263 74 H Paris

Site Internet: <http://www.comprendre.org>

adresse e-mail: contact@comprendre.org

SE COMPRENDRE

Rédaction: Philippe THIRIEZ
Pères Blancs 7, rue du Planit
Tél. 04 78 59 20 42

Administration: Gabriel DEVILLE
69110 SAINTE-FOY-LES-LYON
Fax: 04 78 59 88 61

Abonnements (10 numéros par an, de Janvier à Décembre)

Europe: 27 € - Etranger: 32 € - Numéro (franco): 3 € - CCP 15 263 74 H Paris

Site Internet: <http://www.comprendre.org>

adresse e-mail: contact@comprendre.org

